tré qu'elle réside dans une alimentation non conforme au développement physique de l'enfant. C'est là l'étincelle qui allume l'incendie.

IV

Nous avons maintenant à examiner l'effet de l'usage des narcotiques sur l'appareil cérébral de l'enfant. Cette seconde cause de mortalité est intimement liée à la première par plusieurs points et n'est souvent que le résultat des mauvais soins hygiéniques que l'on a donnés à l'enfant dès sa naissance, pendant l'allaitement, à l'époque du sevrage et à un âge même plus avancé. Nous avons vu l'effet que cette ignorance des lois physiologiques pouvait exercer sur la mortalité des enfants, mais il est impossible de calculer d'une manière exacte les dérangements, les douleurs et les maladies engendrés par la même cause et auxquels des conditions particulières de constitution et de bons soins peuvent avoir permis de résister. Nous ne craignons pas d'affirmer que 25 à 30 par cent des enfants à Montréal sont atteints de quelque affection morbide plus ou moins sérieuse. Si l'on en juge par le résultat des décès, une grande partie doivent être atteints d'affections des organes abdominaux. Car ces maladies résistent moins au traitement que beaucoup d'autres affectant des organes plus immédiatement nécessaires à la vie. Mais la plupart de ces maladies sont très douloureuses, l'enfant crie, se plaint, ne dort pas, alors on a recours à un moyen infailible de le tranquilliser, on se sert de préparations narcotiques dont l'opium fait la base. Le plus souvent on habitue de cette manière les enfants à leur usage. Il y a des parents cependant qui n'attendent pas que leur enfant soit malade. S'il ne se livre pas à son sommeil accoutumé pour une cause ou une autre, on lui administre de suite une potion calmante. L'effet en est si prompt et la pratique si commode, qu'on réitère autant de fois que la nécessité paraît s'en faire sentir. Bientôt l'habitude en est prise, et le pharmacien est alors assuré de faire une bonne récolte de trente sous. La dose augmente tous les jours, car la première ne fait plus d'effet et il arrive un moment où l'on a réduit ce pauvre petit être à la misérable condition d'un mangeur d'opium. Il ne peut plus goûter un sommeil réparateur et la mort vient souvent abrégé ses souffrances. Des mères viennent quelquefois nous dire: Mon enfant est habitué à prendre tel sirop, telle préparation, donnez-moi donc quelque chose pour lui faire passer cette habitude. Plus il va, plus il en prend et c'est à peine